

PQ

2623

A898

D8

91.0.6.
20/11/6

83

DU MÊME AUTEUR :

LA FLORAISON DES EAUX (Poème).

Édition de l'Occident, 17, Rue Eblè, Paris, 1 vol. : 3 francs.

A paraître :

EN TERRE PÉRIGORDE (Prose).

L 398d

GUY LAVAUD

Du Livre
de la Mort

POÈMES

EDITION DE LA PHALANGE

84, Rue Lauriston

PARIS

149890
5757

PQ

2623

A898D8

A JEAN VEILLON et JEAN ROYÈRE

En témoignage d'une vive affection.

PQ
2623
A898D8

Il a été tiré de cet ouvrage 10 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés et signés par l'auteur.

AU HAMEAU DE NOTRE AME

I

A mon ami Maurice Canu

LE Village, au creux du paysage, repose
Comme un insecte dans le centre d'une rose,
Et le cercle, dans l'air, de minimes coteaux
Le fiance à l'azur, avec un vert anneau.
Il repose, à demi caché sous les feuillages
Où le matin, de soleil, farde son visage
Encor pâle d'avoir plus aimé que dormi
Sur le sein de la Lune et aux bras de la Nuit.

Or n'est-il pas en nous ce hameau dont la vie
Si clairement à la nôtre s'identifie !
Toits bruns, couleur de paix et de recueillement,
D'où ne sort aucun bruit mais monte seulement,
Au soir, une fumée ainsi qu'une prière,
Grands jardins prosternés dans l'odeur de la terre,
Travaux simples, repas qui durent, jeux naïfs
Sur la grand'place où cependant vieillit un if,
N'est-ce pas nous, tout ce village et cette vie,
Tranquille et sage, en apparence, qu'on envie,
N'est-ce pas nous, reclus calmes, dans la prison
De l'existence où s'est borné notre horizon,
N'est-ce pas nous ce bleu village où continue,
Sans surprise, une vie apaisée et menue ?

II

Des villes sont au loin, par au delà les champs
Et leurs hérissements de bêtes sous le vent,
Des villes sont, au loin, dans des rumeurs noyées,
Où l'existence, dit-on, est multipliée,
Mais le calme village a l'air indifférent
Et l'aube, chaque jour, le voit pousser ses rangs
De brebis et de bœufs vers les lourds pâturages.
Ses hommes supputant les blés et le fourrage
S'en vont, dans la fraîcheur et d'un pas balancé,
Vers les rouges labours après les verts fossés.

Des routes, cependant, près du hameau circulent,
— Après vœux, désirs secrets, passions qui brûlent —
Des routes qui ne sont d'abord que des chemins,
A travers les sous bois, ou des sentiers bénins
Vers la fontaine ou les granges et qui s'attardent,
Cachés, lents, hésitants et puis soudain regardent,
A de brusques détours, le village étendu,
Comme pour retourner à quelque être perdu.
Sur la crête des collines, ils s'élargissent ;
On les voit, devenus des routes, qui se glissent
Dans la vallée, au bord des eaux, en haut d'un mont,
Pareils à des bras blancs noués sur quelque front,
Puis tout à coup tendus, larges et rectilignes,
Vers les villes où les lumières leur font signe !

Ah ! ces routes, la nuit, quand le village est clos,
Elles rôdent près des fermes, près des enclos,
Leurs carrefours, baignés par la lune, paraissent
De maléfiques mains expertes aux caresses
Pour quoi tel qui vivait heureux dans le hameau
A déserté le nid et quitté le troupeau.
Or, en nous, nous portons de ces villes tragiques

Et des désirs, comme des routes nostalgiques,
Par lesquelles quittant le hameau bleu s'en va
Parfois un peu de nous que l'on ne revoit pas !

La vie au village cependant continue
Sans surprise, une vie apaisée et menue
Et nul, en les voyant dans l'aube s'en aller,
Ne s'aperçoit qu'à tels moutons manque un berger !

III

Le village vit-il, où la lune déplace
L'ombre des hauts tilleuls alignés sur la place,
Est-ce, l'inquiétant mutisme des maisons,
De la vie en sommeil ou bien de l'abandon ?

Tout ce qui composait pour ce lieu l'existence,
Les bœufs, comme de beaux vouloirs sans violence,
Dont le labeur têtu faisait verdier le sol,
L'éveil, parmi les arbres noirs, de tant de vols,

Le troupeau des moutons tassé sur la colline
Et le pâtre debout dans le son des clarines,
Une course d'enfant, pieds nus, parmi les prés,
La basse-cour bruyante et son auge de grès,
Et les femmes portant parmi leurs chevelures,
Beaux astres roux, les seaux de cuivre pleins d'eau
Tout cela qui faisait que ce hameau vivait, [pure,
Tout ce qui dans la Nuit n'est plus, l'a-t-on rêvé ?

A-t-on rêvé vraiment la vie antérieure
De notre être ? N'est-il dans l'âme intérieure
Que des morts étendus et des foyers déserts ?
Notre silence est-il après l'effort d'hier
Le sépulcre scellé sur notre ultime geste
Ou le repos en quoi l'espoir se manifeste ?

DU LIVRE DE LA VIE

Car tout ceci depuis qu'on chante des poèmes
C'est la Voix en écho d'un seul instant de vie.

Francis VIELÉ GRIFFIN.

AMOUR ! quand je lisais ton nom dans les poèmes
Qui, pâle, énigmatique et frêle te dépeignent,
J'imaginai ta face et chacun de tes traits
Pour te reconnaître quand tu m'apparaîtrais.

Amour ! tu es venu. J'ai vu ton beau visage
Mais ce n'est pas celui dont je rêvais l'image —
Amour ! amour aux yeux de femme, tu n'as pas
Cet air blessé que je croyais, ni ce front las
Et tu n'es pas surgi de la forêt profonde, [l'ombre,
Non plus qu'au bord du glauque étang, ni parmi
Mais dans la chambre ouverte et parmi du soleil,

Guidé par le clair jour qui débordait du ciel,
Amour ! tu m'es venu par cette enfant trop blonde !
Comme l'on mord un fruit afin que sa chair fonde,
Pour goûter sa douceur de suc frais, j'ai mordu
Sa bouche nue et ses yeux d'eau je les ai bus.
Des aisselles moussues jusqu'à ses hanches pleines
J'ai pillé le verger de son corps ferme et tiède ;
Frémissant et tremblant de perdre mon butin
J'ai cueilli, les broyant, les lys dressés des seins.

Et je n'ai conservé, Amour, de ton passage
Ni de peine en mon cœur, ni de pleurs sur ma face,
Mais au creux de mes mains que j'aime encor flairer
Le parfum de la fièvre et l'odeur du baiser.

DU LIVRE DE LA MORT

Les larmes sont l'extrême sourire.

STENDHAL.

Être périssable c'est la qualité exquise.
Il n'est point d'intensité véritable où
ne se mêle l'idée de la Mort.

MAURICE BARRÈS.

Et plus tard un Ange entr'ouvrant les portes.

CH. BAUDELAIRE.

Toi, tu riais, levant les yeux vers le miroir
Où s'animait d'un peu de rouge ton visage.
Moi, je fermais les yeux afin de ne pas voir
Ce beau couchant cruel sur ton doux paysage.


Et tu disais : « Mon mal est comme un grand amant.
Hier il me rudoyait, maintenant il me pare.
Ces lys là, sur mon front, viennent de son tourment,
Ma bouche saigne encor de son désir barbare ;

Mais les roses de fièvre, aux pétales épars,
Dont le rose déteint demeure sur ma joue,
C'est lui qui me les donne alors qu'il se fait tard
Pour que dans l'insomnie avec elles je joue ;
Dans mes yeux de lumière et que tu aimes tant
Ces massifs de bleuets, ces rangs de violettes,
C'est lui qui les rend grands et beaux en y versant
Les émouvantes eaux de mes larmes secrètes. »

Moi je pensais : « Quel peintre émouvant est la Mort,
La Mort qui fait éclore en toi des fleurs si belles
Et naître du désastre obscur d'un pauvre corps,
Chaque instant que tu meurs, quelque beauté nou-
[velle.

II

Ah ! tes yeux de malade, autrefois si chargés
De fièvres, de langueurs, d'aveux et de mensonges,
Tes clairs yeux de malade aujourd'hui si changés,
Délivrés, semble-t-il, de quelque mauvais songe,

Tes yeux miraculeux d'or et d'azur, sont comme 
Des arbres dépouillés de feuilles par l'Automne.

Avant que vienne Octobre, à qui le rend pareil
Son pâle et bleu visage au vide des ramures,
Le Printemps tout d'abord ne pose que du ciel
Aux arbres où l'hiver persiste encore et dure.

Ainsi, dans ton enfance encore éblouie d'être,
On ne vit dans tes yeux que pureté paraître.

Puis c'est le lourd été, d'orages traversé,
Qui visite chaque arbre et le comble de feuilles,
Diminuant le ciel à travers regardé
Et dont le clair azur de tout ce vert s'endeuille.

L'Automne approche après qu'accompagne la Mort,
L'Automne noble et calme, ennemi des feuillages,
Qui, purificateur, hausse ses flammes d'or
Pour que du bleu renaisse au front du paysage.

Or un mal, maintenant, parmi tes yeux chemine
Qui, plus purs, les recrée et qui les illumine,

Un mal mystérieux, dans ta poitrine éclos,
Comme l'Automne au cœur d'un été trop fertile,
Un mal mystérieux qui, pour des sorts nouveaux,
A voulu qu'en tes yeux, l'enfance ressuscite.

Ah ! tes yeux de malade, autrefois si chargés
De fièvres, de langueurs, d'aveux et de mensonges,
Tes clairs yeux de malade aujourd'hui si changés,
Délivrés, semble-t-il, de tous leurs mauvais songes.

Tes yeux miraculeux d'azur et d'or sont comme
Des arbres dépouillés de feuilles par l'Automne

III

Comme je restais là, souriant de te voir
Dorée par tes cheveux comme une grève au soir,
Une angoisse me vint à songer que les îles
Perdues dans l'Océan ont des destins fragiles,
Que la mer qui les baigne en use les contours
Et qu'elle emporte un peu d'elles, à chaque jour,
Que pour toutes il est une heure, la dernière,
Où le flot, qui les a réduites, les submerge,

Où le grand goëland, tournoyant, cherche en vain
Leurs abris retournés à l'abîme marin.
Et je t'ai vue en proie aux longs assauts des lames
Que sont les mouvements de tes draps, pauvre femme,
Je t'ai vue amaigrie, usée, diminuant,
Envahie par le mal qui coule dans ton sang,
Et j'ai vu sur ta couche, autour de toi trop large,
Ces draps lâches miner ton faiblissant visage
Et, linceuls qui bientôt recouvriront ton corps,
Te jeter, comme une île effondrée, à la Mort.

IV

Un bel après-midi de l'Automne, le lit
Comme tu défailtais, traîtreusement s'offrit.
Sournois, il te guettait depuis longtemps, ô pauvre,
Avide de t'avoir sans le voile des robes,
Et lorsque tu tombas, au creux de l'oreiller,
Il se saisit de toi, faible, qui étouffais.
Il t'épuise depuis, muet, difforme et lâche,
En épousant ta chair où tant de mal s'attache :
Pour que le ciel et l'air ne leur soient en secours
Le jour il clôt tes yeux meurtris par son amour ;

Il les rouvre, la nuit, pour de lentes caresses
Qui les cernent et qui mouillent tes belles tresses ;
Dans l'ombre, tu le sens, du poids lourd de ses draps
T'obséder, quelque effort qu'imaginent tes bras ;
Tu sais qu'il se repaît de ta chair malade,
Comme un oiseau de proie de quelque bête vive ;
Et désespérement tu appelles la Mort
Pour qu'elle arrache au Lit le reste de ton corps.

Tu dormais, tache blonde au milieu de tes draps,
Lorsqu'à travers la baie de la fenêtre ouverte,
Mélancoliquement une feuille tomba,
Comme une larme d'or, sur la page de l'herbe.

Une feuille tomba... aussi blonde que toi,
Atteinte comme toi par un mal sans remède,
Une feuille tomba, signifiant sans voix
Le destin vers lequel l'Automne froid te traîne.

VI

Dehors c'était l'été, comme un fruit éclaté
Dont la chair apparaît à une déchirure,
Et, au creux de l'azur, un grand mont dentelé
Luisant comme un noyau de prune bleue et mûre.
Dehors, c'était l'été parcouru de courants,
L'été où l'on buvait des souffles frais de brises,
Comme, au cœur chaleureux des grenades en sang,
De vives eaux trouvées par la morsure avide.

Dehors, il y avait les arbres et les fleurs,
Les rires et les voix, les femmes, leurs visages,
Leur molle volupté, leurs bouches, leurs couleurs
Et leurs seins bondissant sous leurs jeunes corsages.
Dehors c'était la vie et l'Espace où nouer
Des bras passionnés sur le front bleu du Monde,
Dehors c'était la Vie, les formes à presser,
L'ivresse de chercher une proie nue et blonde.
Dans ta chambre il n'y avait rien de tout cela.
Il n'y avait que toi, tu le sais, si malade,
Il n'y avait que toi au milieu blanc des draps
Et ton corps douloureux et ton visage pâle.
Il y avait aussi, mais qu'on ne voyait pas,
L'oiseau noir de la Mort qui rongait ta poitrine
Et moi qui demeurais plus épris de cela
Que des chauds mouvements de l'Été unanime.

VII

Les mains dans tes cheveux de malade, je songe
A ces jours de ta vie qui sont la cendre et l'ombre :

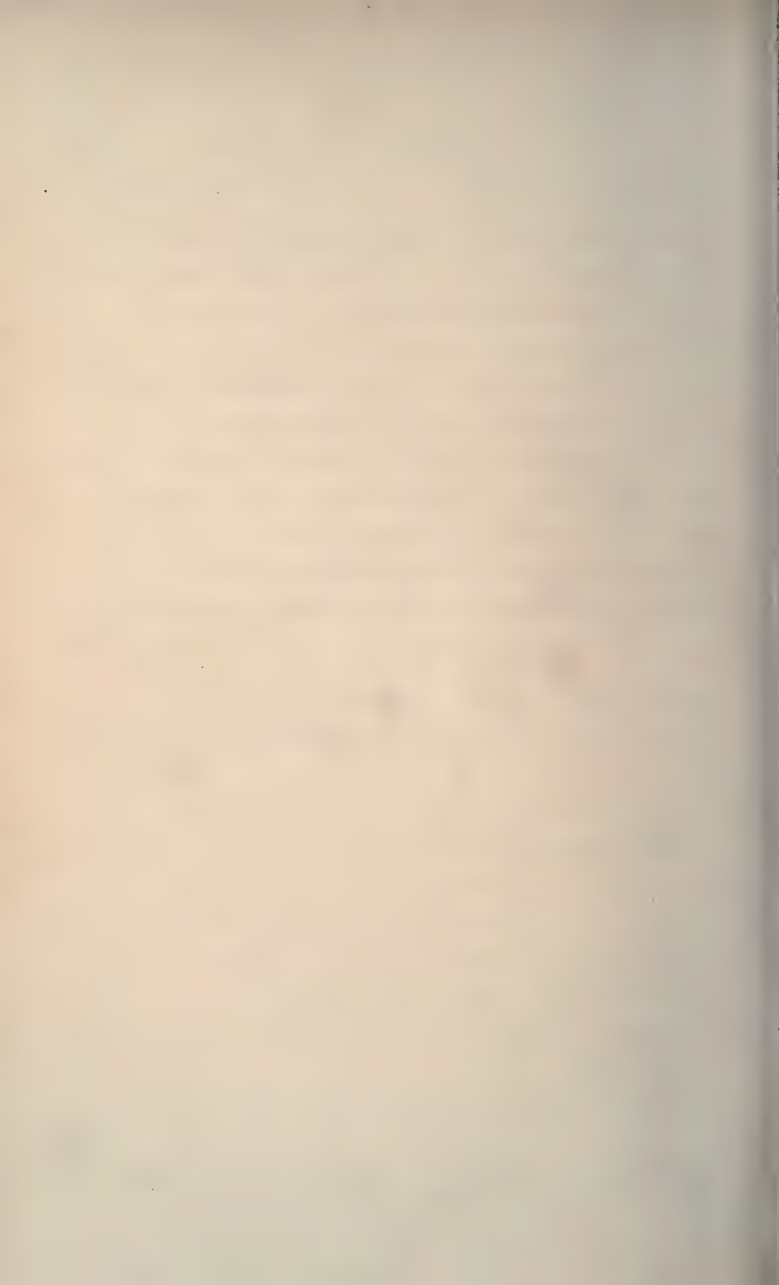
Ton visage à la joie offrait une maison
Qui, par les yeux, ouvrait sur de bleus horizons
Et vers quoi, lentement, montait ta chair fleurie :
Buste flexueux, portant les seins, — roses pâlies, —
Tout le bel espalier du ventre, avec son fruit,
Sur la tige des bras dix doigts comme des lys

Et les jambes pliant comme de frêles branches.
Telle alors tu étais la demeure accueillante,
Le seuil hospitalier que tous ont pu franchir
Pour s'asseoir à la table et calmer leur désir,
Telle tu dédias à tous ceux qui passèrent
L'offrande de ta chair de neige, pourtant tiède.
Combien qui burent le vin, jetèrent le sel,
Et pour un qui s'en fut, n'ayant pris que le miel,
Combien de vagabonds tu vis qui s'enivrèrent
Et qui, morne et pillée, à la nuit te laissèrent ?
Combien qui t'ont salie demeure de l'Amour
Toi qui auras été le mauvais lieu d'un jour ?

Je ne veux pas savoir ! aujourd'hui que la Mort
En toi s'est installée et change le décor,
Aujourd'hui qu'elle prend tes roses profanées,
Qu'elle les jette dans le Vent de l'autre année !
Cela te purifie et cela t'ennoblit
Qu'elle ait voulu ce soir ta chair faible pour lit,
Qu'elle t'ait distinguée, que son faucon fidèle
Ait choisi tes deux seins pour frêles tourterelles,
Que, sur eux abattu, tu le sentes pétrir [périr !

Leurs pauvres corps d'oiseaux plaintifs qui vont
La Mort habite en toi, qui tousses et qui saignes
Et cela seul, vois-tu, vaut que l'on se souviene,
Qui, parmi l'oreiller vorace où tu te fonds,
Te fait cette harmonie souffrante en pâle et blond.
La Mort habite en toi et ses mains maternelles
Maintenant te recréent pour une vie nouvelle !
D'une eau neuve et si pure elle a comblé tes yeux,
Miracle ! qu'une enfance ingénue est en eux,
Et ces mains que tu sais obscurément actives,
Pour d'autres destinées, de candeur te fleurissent :

La Mort habite en toi. Tu sembles née d'hier.
L'Ange que tu cachais a dépouillé ta chair.



VIII

Hier encor tu disais : « Jamais vous reverrai-je
O roses de la chair sur mon corps consumé
Et refleurirez-vous, ô fleurs de rose neige
Sur les faibles rameaux de ces bras dépouillés. »
Tu doutais... et voici qu'elles sont revenues
Toutes les frêles fleurs que jadis tu portais,

Voici comme autrefois des lys dans tes mains nues
Et des camélias sur ton corps reposé.
En sorte que ta Mort ressemble à ta jeunesse
Et que devant ton lit si largement fleuri [tresses,
Me penchant sur ton front, ma Morte aux belles
Je cesse de pleurer croyant que tu souris.

IX

Depuis des mois déjà, pauvre tu étais morte
Et moi je croyais bien ne jamais te revoir [Mortes,
Quand, un jour où j'errais dans la grave Aigues-
Compatissant et bon t'a ramenée le Soir.
De la tour de Constance où rêva *Bérenice*
— L'amie que tu aimas mieux qu'une jeune sœur —
Je t'ai vue étendue parmi la plaine lisse,
Faible comme ta chair, triste comme ton cœur.
J'entendais près de moi des gens parler et dire :
« Comme des bras de vierge arrondis, les canaux

Ont des douceurs d'ivoire et des pâleurs de cire
Et des odeurs de femme émanent des roseaux. »
Et je souriais d'eux qui regardaient la plaine
Et qui ne voyaient pas, comme une arche de pont,
Un bracelet d'or pâle à ton poignet qui traîne
Et ton bras, comme une eau ramené sur ton front.
Moi, je criais vers toi et vers les roux nuages
De tes cheveux trop lourds sur ta tête emmêlés,
Vers ton corps décharné comme le paysage,
Vers tes yeux plus amers que ses étangs salés.
Puis je me suis penché sur la haute terrasse,
Comme autrefois au bord du lit où tu mourus,
Dans l'espoir que j'allais au drap bleu de l'espace
Mon amour ! te reprendre après t'avoir perdu !

Mais je n'ai ramené qu'un peu de crépuscule
Tandis que demeuraient aux creux des horizons,
Comme un corps amaigri où la fièvre circule,
Des marais, des canaux et du soir sous un pont.

Aigues-Mortes.

X

La magnifique rose humaine.

Adrien MITHOUARD.

Depuis que tu n'es plus je te trouve en tous lieux,
Comme si, de rester à jamais une absente,
Partout te recréait plus vivante à mes yeux
Et que ta Mort fut d'être en l'Univers errante.
Et voici qu'aujourd'hui j'ai cru t'apercevoir,
O toi que j'aimais tant, en la rose de pierre
Dont les bras décharnés esquissaient dans le Soir
Un grand geste trempé du sang de la verrière.

En elle, recourbée et bandant sous l'effort,
Comme un muscle vaillant, chacune de ses branches,
Je voyais, soutenant la charge de la Mort,
Ton frêle corps de femme et ton épaule blanche.
Dans son cercle léger de pierre et de vitrail
Vraiment tu renaissais ainsi que ta souffrance,
Pauvre ! sur qui pesas si longtemps le travail
D'un mal qui, jour à jour, volait ton existence.
Et la rose de roc, rose humaine ! disait,
Plus explicitement que toutes les paroles,
Pourquoi je me souviens et pourquoi je t'aimais,
Elle t'exprimait toute en une parabole.
Sa grâce délicate au front rude du lieu,
Saignant comme ta chair, irradiait la Vie
Et nouait sur le Mur de la maison de Dieu
La profonde beauté des douleurs consenties.

XI

Et je t'ai vue encore et j'ai songé à toi
Dans le champ de repos de ce pays Vaudois.

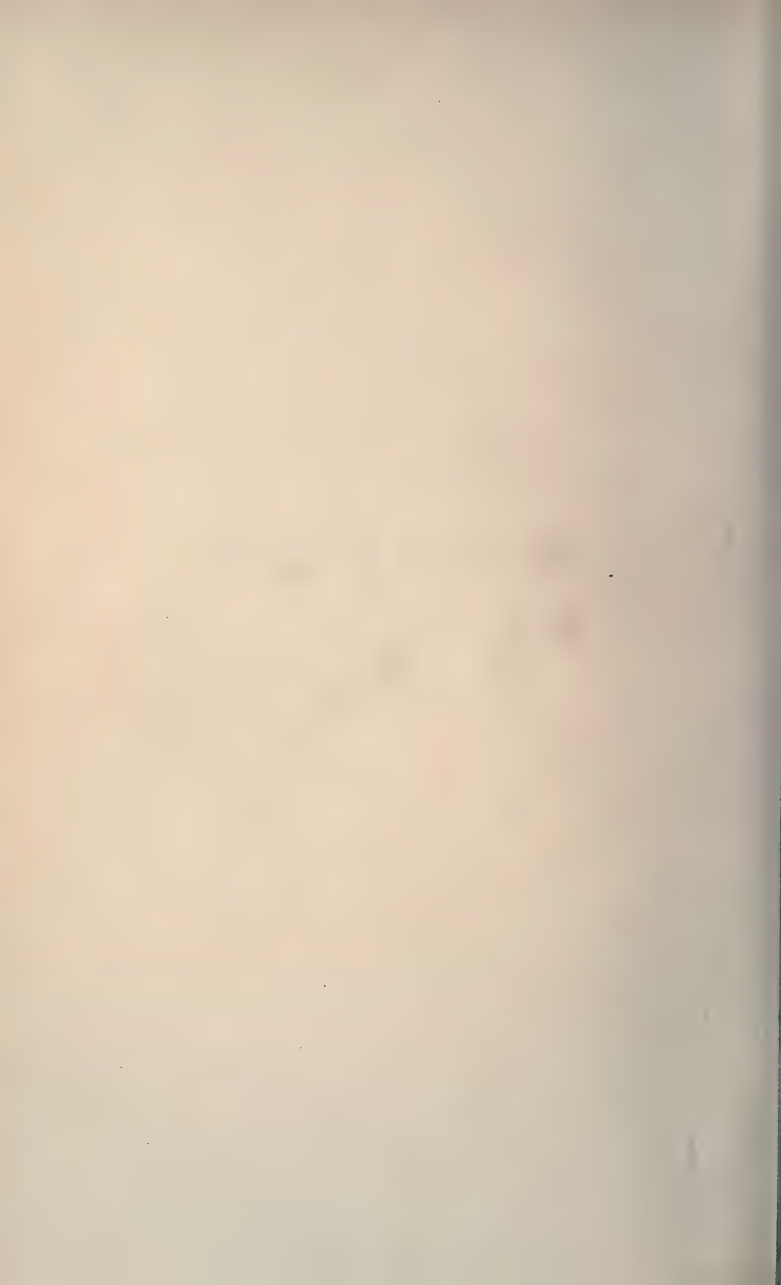
On m'a dit que tu as, ô ma morte fragile,
Souhaité de dormir parmi ta grande ville,
Sans doute c'est pourquoi l'on t'a couchée au creux
De quelque vaste et vain cimetière orgueilleux.

Or, moi qui te chéris, quand j'irai sur ta tombe
Courber le désespoir de ce cœur qui succombe,
Le marbre et le granit qui veillent sur les Morts,
Se mettront, foule hostile, entre nos pauvres corps
Et j'agenouillerai mon être sans entendre,
Une dernière fois, ton âme palpitante,
Au lieu qu'ici les Morts n'ayant pour appareil
Qu'un peu de l'Alpe verte et la voûte du ciel,
En inclinant le front sur la fosse anonyme,
On sent battre des cœurs que nos douleurs raniment.

Ah! que de beaux moments nous aurions encore eus
Si ta grâce blessée, enfant, l'avait voulu !
Que de longs entretiens, parmi ce cimetière
A mi-chemin du lac et des cîmes altières,
Si petit qu'on dirait d'un nid dans un buisson :
D'un nid d'êtres dormant dans un buisson de monts.
Si tu avais choisi sa solitude calme
Pour abriter un temps une chair périssable,
A peine bosselé, cet humble dernier pré, [pesé.
Presque moins lourd qu'un drap sur ton corps eût
Là, vois-tu, j'aurais su, chaque jour, reconnaître

Aux mouvements du sol la fuite de ton être.
Mais avant qu'à travers des chemins souterrains
Tu fusses retournée à de nouveaux destins,
J'aurais encor couché mon cœur sur ta poitrine
Et, dans le bruit obscur d'une source invisible,
Écouté, comme au temps de nos anciennes nuits
Ta souffrance obstinée à faire entendre un cri.

LE VENT DOUX ET LÉGER...



Le Vent doux et léger qui vient de se lever
Passera, dans le crépuscule, sans trouver
Les feuilles de métal cassant et fin qu'il aime
Secouer pour que l'air pâle et bleu s'en parsème,
Car, depuis le sommet des monts jusqu'à la mer,
C'est le décor monotone des arbres verts,
La lande des eaux bleues dans un horizon jaune
Et les roches, montrant leurs dos, nudités mornes.

Or le vent, qui connut des pays par delà
L'immensité des lieues marines, s'ennuiera
De ne pouvoir jouer, par les soirs d'améthyste,
Avec les verdures de jadis, ses sœurs tristes.

Aussi quand il aura, en vain, cherché dans l'air
Des branches où cueillir quelques feuilles d'or clair,
Contournant les grands monts, sur des routes loin-
Il ira retrouver les beaux peupliers frêles. [taines,

Mais moi je resterai et pendant que, là-bas,
Calme rousse alanguie, enfin il te verra,
Avec ton air mourant, tes mortelles mains lentes,
Je rêverai de toi, Automne, chère absente !
Je reverrai la longue avenue, le jet d'eau
Où le ciel incline son visage plus beau
Des taches de rousseur qu'à son front tu as mises,
Le sable de l'allée où ta démarche glisse,
Le vol, dans l'espace, des feuilles, — tes oiseaux, —
Le clair mirage d'or des joncs, dans les roseaux,
La campagne élargie où le silence couche,
Afin qu'il meure, aux bras de la Nuit, le Soir rouge,
La pâleur des Matins, ces beaux adolescents,
Frissonnant de te voir, pourpre, tachée du sang
De tes amants, les Jours que tu aimes et tues,
Voluptueusement, d'extases trop aiguës.

Oui, délaissant ce ciel toujours même, demain
Tu t'en iras, très loin, vers quelque ciel éteint
O doux, ô tiède vent, qui maintenant t'attardes
Aux cheveux roux et blonds des femmes, par mégarde,
Ne sachant quelles feuilles de l'Automne, ils sont.

Moi je resterai seul et ton regret, Saison,
Que je ne verrai plus émouvante et blessée,
Avivera la plaie de ma triste pensée.
Car si j'ai su mêler à chaque amour nouveau
L'image de la Mort et le goût du sanglot
Et de bonne heure ai su que la Mer la plus belle
Toujours médite et couve, en elle, des tempêtes,
Que dans le clair sourire ingénu d'une enfant
Sommeille ce qui fait la douleur des amants,
Je n'avais pas prévu cette peine suprême
Que ta tristesse, Automne, ici manque à la mienne.

PAR CALME PLAT

Par calme plat des yachts traînent, sur la mer mate,
Les grandes voiles en triangle des régates.

Mon cœur qui leur ressemble aime les contempler
Ces fleurs blanches dessus l'infini vert d'un pré.

Mon cœur qui leur ressemble aime la nonchalance
Des yachts attendant le vent sans impatience,
Oublieux, croirait-on du but encor lointain,
Mais épiant pourtant, autour d'eux, sur l'étain
Lisse et poli des flots, une buée, indice
Que par là passe et souffle un peu de vent propice.

Mon cœur qui leur ressemble alors aime l'éveil
Des toiles doucement battantes au soleil
Et ce frémissement imperceptible d'ailes,
Prélude des longs vols où l'air se renouvelle.
Car, sitôt que le vent touche les yachts, l'effort
Des cordes geint, l'avant effilé de l'eau sort
Et soudain c'est l'essor des coques inclinées
Dans l'ornière mouvante qu'elles ont tracée :
Blanche fuite qui penche et met sur le ciel cru,
Selon le vent, des accents graves ou pointus. —

Mon cœur qui leur ressemble aime d'une terrasse
Suivre le jeu mystérieux des yachts fugaces
Qui sont prompts à saisir chaque souffle du vent,
Si sensibles aussi en course que, souvent,
On les voit, pour un coup de barre malhabile,
En plein vol fermer l'aile et rester immobiles.

[mots,

Mon cœur qui leur ressemble, ému des moindres
Aime suivre ces jeux troublants de blancs bateaux.

Nice. — Imp. J. VENTRE, rue de la Préfecture, 6

PQ
2623
A898D8

Lavaud, Guy
Du livre de la mort

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

